

Un crique

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 29

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204378>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les enfants de chez nous disent : l'eau a giclé, le jet d'eau gicle.

On rencontre aussi l'orthographe *jigler*. En Basse-Bourgogne, *gigler*.

Le mot vient du provençal : giscele, c'est-à-dire pousse, jet. Le giclet est le nom d'une plante que les botanistes appellent *momordica elatericum*.

Il ne faut donc pas trop se hâter de prendre un air moqueur quand on entend quelqu'un prononcer certains mots « qui ne sont pas français ».

Dans l'un de ces romans, André Theuriet emploie, lui aussi, le mot de gicler. La phrase où se trouve ce mot est tiré d'une scène qui se passe en Savoie :

Gicler est français tout autant que vaudois. Giclons ! L. M.

Où il y a de la gêne,

il n'y a pas de plaisir.

Un de nos lecteurs nous écrit :

Mon cher *Conteur*,

Il y a vraiment quelque chose de changé, dans le monde ; en bien ou en mal : l'avenir le dira.

Voici trois faits absolument authentiques :

*

Madame, à la bonne :

— Anna, voulez-vous, s'il vous plaît, me faire une commission en ville, tout de suite.

— Madame voudra bien attendre à cet après-midi ; je dois justement aller en ville pour moi.

*

Madame, se préparant à sortir :

— Anna, je m'en vais faire visite à madame X...

— Ah ! madame fait bien d'y aller. Justement, j'ai rencontré madame X., hier ; je suis sûre qu'elle est fâchée et je voulais précisément vous faire observer qu'il y a longtemps que vous n'étiez allée la voir.

*

La « Feuille ».

Madame, se disposant à sortir, a rencontré sur le palier le facteur, qui lui a remis la *Feuille d'avis*. Elle rentre et pose à la hâte le journal sur la table de travail de monsieur, absorbé dans sa correspondance.

Quelques instants après, la bonne entre et s'empare de la *Feuille d'avis*

tous ceux qui voudroient en sortir, et même de les occire, s'ils tentoient de lui disputer la dame. Mais demeurant lui-même dans cette cabane avec Mielwil et le gentilhomme dont on a parlé, ils s'y blottissent dans la cuisine, à la faveur de l'obscurité, attendant en silence que le coupable séducteur d'Elzely paraisse avec sa malheureuse victime.

La neige dont le terrain est couvert, ne leur permet pas d'ouïr l'approche des chevaux, mais des voix rauques et discordantes, ainsi que le bruit de la porte enfoncée plutôt qu'ouverte, leur apprend qu'ils touchent à l'instant décisif. Bientôt un chevalier dont la visière est baissée, entraîne brutalement une femme en simple déshabillé, dont les traits couverts d'un voile, ne peuvent frapper les yeux de Grandson : mais certains rapports dans la taille et la démarche le jettent dans un trouble inexprimable ; et ses regards la suivent jusque dans la chambre avec le plus vif intérêt.

— Que ne puis-je expirer en ce lieu... dit l'infortunée, en se jetant sur une gerbée de paille, destinée à la nourriture des chevaux.

— Ciel ! quel voix... s'écrie Othon, en paroissant sur le seuil de la porte, se peut-il... ?

Au même instant, le fer étincelle dans la main des deux rivaux que la fortune vient de rassembler en ce lieu ; mais Catherine qui s'est évanouie au premier accent de Grandson, n'est plus en état de voir ce fatal combat.

Gérard ! Othon ! ennemis irréconciliables, vous

Monsieur, qui a vu la chose, lève la tête. Il regarde la bonne d'un air significatif :

— Anna, dit-il d'un ton mi-sévère, mi-narquois, je veux la lire.

Et la bonne, d'un air étonné :

— Tout de suite ?...

N'oublions pas l'inventeur !

L'AUTRE JOUR, au Tif fédéral, à Zurich, eut lieu le match international au revolver.

C'est la Belgique qui tint le record. La Suisse, après avoir eu longtemps la première place, ne vient, cette fois-ci, qu'en second.

Qui donc a inventé le « pistolet à répétition », le revolver ?

Un Vaudois, Jean-François Grobet, de Val-lorbe. C'était au commencement du XIX^e siècle.

Secondé par ses fils, Grobet parvint à construire un pistolet qui tirait sept coups de suite.

Cette arme, merveilleuse pour l'époque, fut envoyée, en 1814, à l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, par l'intermédiaire du comte Capo d'Istria, ministre plénipotentiaire en Suisse, et qui résidait alors à Zurich.

Le tzar accueillit ce travail avec faveur, car, le 18 novembre de la même année, Grobet, recevait, accompagnée d'une bague enrichie de diamants, la lettre que voici :

« Monsieur,

» Sa Majesté l'Empereur ayant agréé avec satisfaction l'hommage que vous lui faisiez d'une arme nouvelle invention, m'ordonne de vous transmettre la bague ci-jointe, comme une marque de sa bienveillance.

» Sa Majesté Impériale s'est plu à apprécier le sentiment qui vous a suggéré cet envoi, indépendamment de l'habileté dont cet ouvrage ingénieux est une preuve.

» Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

Comte CAPO D'ISTRIA.

Manquant de capitaux suffisants, et absorbé par les nécessités d'un père de famille, François Grobet ne put exploiter une invention qui honore son nom, et dont l'unique spécimen est sans doute encore conservé dans la garde-meuble impérial de St-Petersbourg.

Est-ce juste ? — Un employé sollicite un entretien de son patron.

— De quoi s'agit-il ? demande celui-ci.

— Je viens, Monsieur, soumettre à votre

allez donc encore une fois vous disputer cet objet de haine et d'amour qui fit seul votre destinée, et sans doute, l'un de vous va succomber ? Non ; l'heure fatale n'est point encore arrivée ; et bien que Gérard, atteint par l'épée de son rival, chancelle, et tombe près de Catherine, ce n'est qu'une blessure légère, puisqu'il se relève bientôt.

— Tu peux triompher, Grandson, dit-il en fuyant, mais du moins, Gérard est vengé.

Le barbare l'étoit en effet, et Catherine en avoit reçu le coup de la mort pour adieu.

Au cri perçant qu'a poussé le chevalier, tous ses gens accourus auprès de lui, ont laissé à Gérard le tems nécessaire pour s'échapper : mais quelle scène déplorable leur offre en ce moment la chaumière ! Déjà cette beauté touchante qui vient de passer de l'évanouissement au trépas, est environnée de ses ombres, tandis que son amant qui n'existe plus que par la douleur, appelle à grands cris les secours et la vengeance. Catherine entend ces expressions véhémentes du désespoir. Elle ouvre les yeux, serre faiblement la main de Grandson ; et se voyant entre ses bras, semble rendre grâce au ciel d'y mourir.

— Adieu ! souvenez-vous de Catherine... et ne cherchez jamais... à la venger ; elle pardonne... elle... vous aime.

Ce furent là ses derniers mots.

La fureur, le désespoir, l'attendrissement, le délire du malheureux, qui cherche vainement un reste de vie dans ce corps glacé qu'il embrasse,

équité une réclamation à laquelle je ne doute pas que vous fassiez bon accueil.

— Et laquelle ?

— Je fais, dans la maison, le même travail qu'Etienne et je gagne dix francs de moins par mois. Vous voudrez bien monsieur, reconnaître que ce n'est pas juste.

— En effet, mon ami, ce n'est pas juste. Dès le mois prochain, je réduirai de dix francs le salaire d'Etienne.

Les temps sont durs. — Un petit menuisier a été appelé chez le banquier *** pour une réparation.

Comme il sortait, il rencontre un négociant de ses amis qui lui fait des plaintes amères du calme des affaires et de la dureté des temps.

— Ah, mon vieux, fait le menuisier, y a pas que nous qui sommes gênés. Je sors à l'instant de chez le banquier *** qui m'a demandé pour une réparation. Eh bien, comme je passais devant le salon, dont la porte était entrebaillée, j'ai vu Mme *** et sa fille qui jouaient sur le même piano.

UN CIRQUE. — On annonce l'arrivée très prochaine, dans notre ville, du grand *Cirque Angelo*, l'un des plus importants parmi les entreprises de ce genre, tant par les dimensions extraordinaires, le confort et le luxe de ses installations, que par la variété et le caractère absolument sensationnel de ses exhibitions.

Un bon conseil !

On reproche généralement au café de hâter la digestion. Le café accélère bien la marche de la digestion, mais il le fait d'une manière artificielle et nuisible à l'organisme. Par l'emploi du café, constate le professeur Schulzen, *une certaine durée de la digestion est complètement supprimée* et l'excitation produite par le café enlève au corps une partie des aliments avant leur digestion et par conséquent trop tôt. Ce faisant, nous supprimons à notre corps les substances nutritives que nous voulions lui donner et nous ne lui laissons, pour la consommation et l'utilisation de la nourriture, ni temps ni repos. Voilà pourquoi *ceux qui souffrent de l'estomac devraient avant tout s'abstenir de café ordinaire* et chercher à le remplacer par une boisson vraiment bonne et salubre. Ils en trouvent une dans le café de malt Kathreiner qui est universellement réputé. Cet excellent produit possède au plus haut degré *l'arôme délicieux et la saveur toute spéciale du café ordinaire, sans présenter un seul de ses désavantages.*

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.

AMI FATIO, successeur.

auquel il prodigue les noms les plus passionnés, les plus chers ; voilà ce qu'aucun pinceau ne rendra jamais. Si la vengeance l'entraîne sur les pas de l'assassin, l'amour l'arrête près des restes insensibles de l'unique objet de ses affections. « Ah ! s'écrie-t-il, en s'emparant du voile sanglant de cette amante adorée, je réclame ce gage funeste... » Et l'infortuné perd l'usage de ses sens, en le plaçant sur son cœur. Tout ce qui l'entoure craint pour lui l'instant où il sortira de cet état. Le fidelle Mielwil, profondément affecté de la situation de son maître, concentre tout ce qu'il éprouve ; mais le charmant Aymonet, baignant de pleurs le visage de Grandson et de Catherine, *verse chaudes larmes ainsi qu'un enfant*. C'est ce tableau qui frappe les yeux du vénérable pasteur, lorsqu'il arrive avec les secours qu'on est allé solliciter près de lui, et qu'il n'est plus tems d'employer. Mais de concert avec Mielwil, le curé profite de l'anéantissement momentané de Grandson, pour donner tous les ordres nécessaires ; l'express dépêché au château de Belp, est de retour vers le soir : il est chargé des ordres de l'abbesse de Fraubrunnen qui ordonne la pompe funèbre.

Le lendemain le convoi ramène lentement au milieu de ses vassaux désolés, le cercueil de l'infortunée baronne de Belp, Grandson, revenu à lui, veut l'accompagner jusques à la tombe ; mais à l'instant où cette tombe se referme, il s'évanouit de nouveau entre les bras de Mielwil. (A suivre.)